

Le Kremlin, citadelle de l'espoir

John S. Clarke

Source : «Soviet Russia», vol. IV, n° 8, 19 février 1921, pp. 181-182. Traduction MIA.

La première fois que je visitai l'Escalier Rouge, je m'arrêtai à son pied, perdu dans mes réflexions – certains diraient « dans la lune » – lorsqu'un pas vif résonna, et une voix incisive lança : « *Connaissez-vous cet endroit, le connaissez-vous ?* » Je me retournai et me trouvai face à Vladimir Ilitch Oulianov. Ensemble, nous marchâmes devant la petite cathédrale, tournâmes au coin et entrâmes dans le palais.

Lénine – pour utiliser son nom le plus connu – parla de la guerre avec la Pologne et de la menace d'entrée en scène de la Grande-Bretagne (la Grande-Bretagne, inspiratrice du conflit et complice silencieuse de la Pologne traîtresse) Ce jour-là, étrange coïncidence, était le 4 août [1920], anniversaire du début de la Grande Guerre et de la naissance de Shelley¹. Tous les signes indiquaient une déclaration de guerre imminente de la Grande-Bretagne contre la Russie. L'Armée Rouge n'était plus qu'à quatre-vingts kilomètres de Varsovie ; l'Allemagne proclamait une neutralité stricte, interdisant aux Polonais de franchir ses frontières ; la France mobilisait des divisions pour rejoindre un corps expéditionnaire britannique en Pologne ; et d'innombrables complications internationales émergeaient.

J'observai attentivement le président du Conseil des commissaires du peuple durant notre marche, mais aucun nuage sombre n'assombrissait son front, aucun pli soucieux ou de crainte ne troublait son visage paysan placide. Il gloussa, rit, et suggéra que je pourrais bientôt rentrer via Paris ! Il gravit l'escalier d'un pas léger en fredonnant un air. Je suis certain qu'aucun délégué international² présent n'échappa au sentiment d'affection générale envers Lénine.

Malgré la charge de travail écrasante – commune à tous en ces temps éprouvants – il avait toujours un mot jovial, un sourire radieux, une oreille patiente à offrir. Il admirait la fougue de [Gallacher](#) à la tribune, bien que celui-ci fût souvent excessif. Mais son rire était joyeux, car malgré sa critique du « gauchisme, maladie infantile », Lénine préférait de loin un zèle excessif à une indécision chronique sur ce qui est « juste » ou « de gauche » – défaut répandu parmi les congressistes.

J'eus la chance d'entendre Lénine prononcer trois longs discours en allemand et en français. Il ne harangue pas : il articule parfaitement, sa gestuelle est sobre – à l'inverse de ses expressions faciales – et il ponctue ses pointes ironiques d'un rire métallique mais plaisant.

Lénine, Marx et Wells

Il s'excusa de « *mal maîtriser l'anglais* », bien que chaque mot fût parfaitement articulé, surpassant même [Balabanova](#) en clarté, sinon en fluidité. Nous échangeâmes maintes fois au palais, et je me rendis

1 Il s'agit du poète romantique britannique Percy Bysshe Shelley (1792-1822), époux de Mary Shelley, l'autrice du célèbre roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne*.

2 En juillet-août 1920 se tenait à Moscou le IIe Congrès de l'Internationale communiste.

une fois à son bureau. Une visite à son bureau relève du protocole strict. On ne rencontre pas le « camarade Lénine », mais le « président du Conseil des commissaires du peuple de la République socialiste fédérative soviétique de Russie ».

Il faut donc traverser couloirs, salles et interrogatoires avant d'accéder à Lénine, même si on l'a quitté cinq minutes plus tôt à l'entrée. Je précise ceci pour dissiper l'image erronée que pourrait donner le chapitre de [H. G. Wells](#) sur Lénine dans *La Russie telle que viens de la voir*.³

Des sentinelles armées montent la garde. Impossible d'approcher Lénine sans rendez-vous préalable. Souvent, deux ou trois enfants jouent aux osselets sur le perron, sous l'œil du garde. Hormis cette protection nécessaire pour préserver l'intimité d'un homme surmené, Lénine vit avec simplicité. Il sort fréquemment par la porte Spasskaïa, fait le tour de la Place Rouge d'un pas vif, puis retourne travailler.

Hors de son bureau, il n'est que le camarade Lénine, l'âme bienveillante que nous connûmes tous, sans la moindre morgue ou distance – contrairement au phraseur britannique qui, de son propre aveu, le visita par « simple curiosité » et décrivit un échange creux avec ce « petit rêveur » qui « cligne d'un œil » et a « les jambes courtes ». Wells aborde Lénine en supérieur condescendant, s'imaginant convertir le guide de la Révolution mondiale en conférencier sur le « soviétisme ». Mais c'est un fiasco. À la question « *Que faites-vous et que comptez-vous faire ?* », Lénine rétorque : « *Nous l'avons fait. Mais vous, quand le ferez-vous ?* » ; autrement dit un rembarrement que Wells n'a pu saisir à cause de son arrogance.

Le marxisme qu'il « abhorre » – et dont il avoue une « ignorance effroyable » – subit les assauts de cet écrivain petit-bourgeois, « auteur d'histoires à la Jules Verne » selon [Harry Quelch](#).

Mais ce n'est pas la philosophie ou l'économie marxiste que Wells abhorre pour leurs failles ! Non ! Son hostilité envers le « raseur » Marx vient de l'irritation causée par sa barbe prolixie :

« Je dois avouer qu'en Russie la répulsion passive [due à son « ignorance effroyable » ! – J.S.C.] que j'entretenais pour feu le camarade Marx, s'est transformée en une hostilité très active. Partout où nous allions, nous, nous heurtions à des bustes, à des portraits, à des statues de Marx ! Les deux tiers environ du visage de Marx sont en barbe – une barbe solennelle, laineuse qui, sans aucun doute, rendait tout exercice physique normal complètement impossible à son possesseur. Ce n'est pas là la sorte de barbe qui pousse naturellement à un homme. Cela, c'est une barbe cultivée, une barbe chérie, thésaurisée pour pouvoir l'étendre patriarcalement sur le monde (...) Un désir finit par me ronger : voir le menton de Karl Marx sans poil !... Quelque jour, du moins – si je vis – je compte bien m'armer de ciseaux contre Das Kapital et en faire un petit volume que j'intitulerai : J'ai rasé Karl Marx. »

Quelle menace ! Lire Marx serait plus intelligent, bien sûr. Mais pour un homme capable d'une telle puérité, les théories marxistes resteraient indigestes même si leur auteur était aussi chauve et imberbe que moi.

Quant à raser la philosophie de Marx, des penseurs bien plus affûtés – Wells étant plus dilettante que penseur – s'y sont essayés. Des économistes-tonsureurs illustres comme Böhm-Bawerk, Nicholson et Seligman, entre autres, n'ont guère aidé l'autocrate de toutes les Russies. À chaque génération, un nouveau « tueur de Marx » s'attaque à un cadavre déjà massacré par ses prédécesseurs. Mais après chaque « mort », point de rigidité cadavérique : chaque petit tueur se gratte la tête tel l'Irlandais légendaire et murmure : « Il a l'air moins mort que prévu... et je le savais ! »

3 Paris : Éditions du Progrès civique, 1920.